

Le maître d'école

Chaque matin, avant sept heures, on voyait passer le maître d'école qui faisait sa tournée, de maison en maison, pour prendre les garçons de l'école : sa serviette dans une main, un gosse rétif suspendu à l'autre, et derrière, une nichée de marmots qui, à chaque arrêt, s'affalaient sur le trottoir comme des brebis épuisées. Donna Mena, la mercière, présentait toujours son petit Aloardo - dont elle ne faisait façon qu'à coups de taloche - fin prêt et propre comme un sou neuf, et le maître, plein de patience et d'affection, emmenait le chérubin qui hurlait et lançait des coups de pied. Plus tard, avant le déjeuner, il revenait avec un Aloardo tout crotté qu'il déposait à l'entrée du magasin, et il reprenait la main de celui avec lequel il était venu, le matin.

C'est ainsi qu'il passait quatre fois par jour, avant midi et après, tenant toujours par la main quelques gamins paresseux, et suivi des autres qui marchaient en cortège désordonné où se mêlaient indifféremment toutes les classes sociales, vêtements élégants et souliers percés. Cependant, le maître tenait invariablement à côté de lui l'enfant dont la maison était la plus proche, de sorte que chaque mère pouvait croire que c'était le sien, le préféré ! Les mères connaissaient bien le maître d'école ; depuis toutes petites, elles avaient l'habitude de le voir passer, matin et soir, avec son bonnet déteint, ses souliers bien cirés, sa moustache soignée, arborant, sur son visage défait de vieux livre, un inaltérable sourire ; de fatigué, sur sa personne, rien d'autre que cet habit mangé par le soleil et les coups de brosse, qu'il portait sur des épaules un peu vouûtées.

On le savait un grand sentimental; depuis quarante ans, environ, qu'il allait et venait, matin et soir, sur ces routes, comme une poule avec ses poussins, il marchait toujours le nez en l'air, balançant sa serviette en guise d'apeau, tel un oiseleur, en quête d'une bien-aimée : pas l'ombre d'une mauvaise pensée, bien sûr, simplement une femme qui, à son passage, eût levé les yeux, ou qui eût sorti un mouchoir, s'il voulait se moucher, rien de plus ! Il lui aurait suffi de savoir qu'en un lieu proche ou lointain, il avait une âme-sœur. Aussi, pour se consoler, ponctuait-il son interminable chemin de croix quotidien, de haltes imaginaires : telle fenêtre qu'il regardait à la dérobée, passé le premier coude de la route, et qui pour lui seul avait un sens et un mystère — des fenêtres derrière lesquelles il avait vu vieillir des visages aimés, ou en disparaître d'autres, partis se marier. Lui seul restait toujours pareil, portant dans son cœur une intarissable jeunesse, dédiant aux filles la tendresse qu'il avait éprouvée pour les mères, animant sa vie d'anachorète d'innombrables aventures donjuanesques.

C'était la conséquence, en quelque sorte, de sa profession, l'incarnation des rêveries poétiques qui occupaient ses heures de loisir, le soir, sous la lampe, les pieds dans ses pantoufles et son manteau jeté sur ses épaules, tandis que sa sœur Carolina raccommoait les bas, à l'autre bout de la table, ayant, elle aussi, un livre sous les yeux. Il exerçait ce métier de maître d'école pour vivre, mais sa véritable vocation, c'était la littérature : sonnets, odes, anacréontiques, et acrostiches, surtout avec les saints du calendrier à chaque alinéa. C'est ainsi que, sous son paletot lustré, d'un bout à l'autre de la ville, tramant sa horde derrière lui, il portait la flamme sacrée de ses vers, cette flamme qui fait chanter les jeunes filles, le soir, au clair de lune. Il savait, comme si on la lui avait murmurée, la curiosité qu'éveillait sa personne, les palpitations que provoquait un de ses regards, les rêveries qu'il faisait naître derrière lui. Trop honnête, cependant, pour en profiter !

Un jour - il s'en souvenait encore avec une douce confusion - une jeune fille à laquelle il donnait des leçons de calligraphie à domicile, avait voulu lui offrir, pour son anniversaire une belle fleur qui se trouvait dans un vase, sur l'écrivoire - rosé ou œillet, il ne se le rappelait pas, tant son trouble avait été grand ! D'un geste plein de gentillesse, elle la lui avait présentée et, le voyant si timide et embarrassé, lui avait dit :

- Je l'ai gardé pour vous, monsieur l'instituteur !
- Non... je, vous en prie... épargnez-moi...
- Comment, vous ne la voulez pas ?
- Continuons notre leçon, de grâce !... Ce ne sont pas des choses...
- Mais pourquoi, qu'y a-t-il de mal ?
- Trahir la confiance de vos parents... en ma qualité d'instituteur...

La jeune fille était alors partie d'un tel éclat de rire qu'aujourd'hui encore, il l'entendait, plein d'impertinence et insinuant, dans son esprit, un doute, un de ces éclairs de lumière qui vous font vous cacher la tête dans l'oreiller, la nuit, pour ne plus les voir ! Ah ! Ces sacrées jeunes filles, qui parvenait à les comprendre, plus les années passaient ! Elles, riaient dans son dos. Plus tard, lorsqu'il passait chez elles pour prendre leur enfant, tirant sur ses moustaches éternellement noires, elles se sentaient envahies par une grande tendresse, en repensant au passé, aux rêveries rosées et bleues de la prime jeunesse, qui évoquait la figure mélancolique de cet éternel adolescent en quête d'une bien-aimée.

- Entrez, don Peppino, le petit est en train de s'habiller !
- Non, merci, j'attendrai dehors.
- Vous préférez cuire au soleil ?
- Les enfants sont là. Je ne peux pas les laisser seuls.
- Quel nombre en avez-vous, sainte patience ! Cela doit faire un moment que, matin et soir, vous exercez le métier !
- Oui, d'ailleurs, il y a un bout de temps que nous nous connaissons, de vue, du moins ! Lorsque vous habitez rue du Carminé et que vous aviez un balcon avec du basilic, vous souvenez-vous ?
- Cela ne nous rajeunit pas, don Peppino ! A présent, nous avons les cheveux blancs. Enfin, je parle pour moi, qui ai déjà une fille à marier.
- C'est que... justement, je lui ai apporté une petite babiole, à mademoiselle Lucietta. C'est bien aujourd'hui, son anniversaire n'est-ce pas ?
- Qu'est-ce que c'est ? L'image de sainte Lucie ? Non, une poésie ! Lucia, Lucia, viens ici ! Regarde ce que t'a apporté M. l'instituteur !
- C'est peu de chose, mademoiselle Lucietta, vous en excuserez l'audace !
- Que c'est beau ! Merci beaucoup. Regarde ce joli papier, maman, on dirait de la dentelle.
- C'est une chose légère comme une broderie en vers ! Et qui convient à une belle jeune fille comme vous. C'est un rien, vous savez.
- Magnifique ! Merci. Ah, voilà Bartolino ! Il y a une demi-heure que le maître t'attend, polisson !
- Regarde, maman ! En découpant le bord du papier, tout en rond, cela peut me servir de porte-bouquet, si jamais on m'envoie des fleurs aujourd'hui !



L'école était une grande pièce aux murs blanchis à la chaux, fermée dans le fond par un galandage qui arrivait à mi-hauteur et laissait, au-dessus, un espace vide, semi-circulaire et mystérieux, procurant du jour à une espèce de réduit se trouvant derrière. À l'entrée, on apercevait le pupitre du maître, une petite table recouverte d'un tapis brodé à la main avec, dessus, une quantité d'autres objets faits de déchets de tissus : essuie-plume, dessous-de-lampe, une mandarine de laine orange avec de jolies feuilles vertes, cause d'incessantes distractions de la part des élèves. L'autre attraction de l'école était, sur une large paroi nue, derrière le pupitre, un cadre de papier ajouré — chef-d'œuvre né de la même main industrielle — entourant deux photographies, les portraits du maître d'école et de sa sœur. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, malgré les moustaches cirées de l'un, et la coiffure grotesque de l'autre : mêmes pommettes décharnées qui semblaient saillir du cadre, même dessin des lèvres, souple et tombant, mêmes yeux ternes et comme las de contempler éternellement, du fond de leurs orbites creuses, le désordre des pupitres mal alignés et, tout autour, la tristesse de ces murs blancs, salis dans un coin par la lumière blafarde qui venait de la fenêtre donnant sur la cour.

Tôt le matin, dès que le bûcheron donnait ses premiers coups de hache, on entendait dans le réduit encore sombre chuchoter deux voix endormies ; puis, la partie vide, au-dessus du galandage, s'éclairait. L'instituteur, traînant la savate, frileusement serré dans son paletot, allait prendre une poignée de copeaux, et allumait le feu pour le café. Alors, on voyait, derrière la fenêtre embuée, monter la flamme du foyer, niché sous quatre tuiles dépassant du mur, et une fumée épaisse emplissait la courette aveugle. Pendant ce temps, au fond de la pièce, la sœur du maître d'école commençait de tousser, et cela dès l'aube.

Lui, allait prendre ses chaussures, appuyées au montant de la porte l'une à côté de l'autre, le talon en l'air, et il se mettait à les briller amoureusement, debout devant le fourneau, le col de son paletot relevé jusqu'aux oreilles, tandis que l'eau du café commençait à bouillir. Ensuite, il retirait la cafetière du feu, toujours de la main gauche, pour prendre, avec la droite, une tasse sans anse sur une planche clouée à côté du fourneau ; il la rinçait dans le bassin encastré entre deux pierres près du puits. Enfin, il portait la lampe dans le réduit, séparé en deux par un vieux rideau de fenêtre tendu sur une ficelle. La sœur s'asseyait dans son lit avec effort, toussant, mouchant, geignant, ses nattes en désordre, le visage enflammé, les yeux déjà las, et elle saluait son frère d'un sourire triste de malade incurable.

- Comment te sens-tu aujourd'hui, Carolina ? lui demandait-il.

- Mieux, répondait-elle invariablement.

Pendant ce temps, le soleil, surgissant derrière le toit d'en face, envoyait comme une poussière d'or, striée par le vol des moineaux tapageurs. Derrière la porte, on entendait tinter le grelot des chèvres.

- Je vais au lait, disait don Peppino.

- Oui, répondait-elle avec le même mouvement de la tête. Et, lentement, elle commençait de s'habiller, tandis que le maître d'école, accroupi, son gobelet à la main, se chamaillait avec le chevrier qui mesurait le lait, comme si c'avait été de l'or liquide.

Carolina faisait le lit de son frère, de l'autre côté du rideau, qu'elle relevait entièrement sur la ficelle, pour « aérer la chambre », comme elle disait. Puis, en se traînant, elle allait donner un coup de balai dans la classe, déplaçant les chaises Tune après l'autre, et s'appuyant sur le manche du balai pour tousser au milieu de la poussière.

Son frère revenait avec deux sous de lait au fond de son gobelet et deux petits pains dans sa poche. Ils repliaient le bord de la nappe pour ne pas la salir et, assis l'un en face de l'autre, ils prenaient leur petit déjeuner en silence, coupant une à une leurs tranches de pain, mâchant lentement, l'esprit ailleurs. Seulement, chaque fois qu'elle toussait, son frère levait un regard anxieux sur elle, puis il se remettait à fixer son assiette.

Enfin, il s'en allait, sa serviette sous le bras, son bonnet sur l'oreille, ses moustaches bien cirées. Il tirait sur le col de sa chemise, enfilait avec précaution des gants noirs qui sentaient l'encre, suivi dans ses moindres gestes par sa sœur, qui s'obstinait à broser son habit d'une main molle, le couvant d'un regard quasi maternel. Puis, sur le pas de la porte, elle le regardait partir avec ce sourire résigné de vieille fille qui croit toutes les femmes follement éprises de leur frère.

Elle aussi, avait connu la jeunesse morne d'une fille sans dot et sans beauté, s'acharnant à moderniser, à chaque nouvelle fête, son éternelle robe de laine et soie, à échafauder d'impressionnantes coiffures devant son miroir fêlé. Que de douces rêveries, tandis que, des nuits entières, la jeune fille tirait l'aiguille ! Et que d'amertume devant ce miroir qui reflétait, chaque fois, inexorablement, ses pommettes osseuses et son nez trop long ! Aussi, au milieu du cercle joyeux et frivole de ses compagnes, portant toujours comme la vision douloureuse de sa laideur, se tenait-elle à l'écart — par honte, disaient les unes ; par orgueil, disaient les autres. C'est qu'elle passait, elle aussi, pour une lettrée. Dans leur terne existence à tous deux, faite de dénuement matériel, la poésie avait apporté une sorte de réconfort, une promesse, comme un luxe délicat qui les dédommageait, elle et son frère, de la commiseration mal dissimulée des voisins. La jeune fille gardait jalousement, copiées de sa plus belle écriture, avec des majuscules ornées, les œuvres de son frère ; et, lorsqu'il s'était laissé vaincre enfin par l'indifférence générale et par la routine de cette humble et laborieuse besogne qui assurait son pain, certes, mais où les Lettres tenaient si peu de place, elle seule était restée une fidèle lectrice qu'enthousiasmait ses romans et ses vers : aventures épiques de cape et d'épée, intrigues embrouillées et invraisemblables, amours héroïques et crimes mystérieux, correspondance fictive de quatre cents pages et plus, toutes remplies du même mot, complaintes fredonnées au clair de lune, souffrances d'âmes en deuil avant que d'être nées, et qui pleuraient leur future désillusion. Toute la jeunesse de cette pauvre fille s'était consumée en d'ardentes rêveries qui avaient peuplé ses nuits sans sommeil de chevaliers au lier panache, de poètes blonds, aux pâleurs malades, d'événements bizarres et romanesques, au milieu desquels elle vivait tout éveillée, balayant la classe et faisant cuire leur maigre pitance dans la cour qui leur servait de cuisine. Et, sous l'influence de tout ce Moyen Âge, la préoccupation douloureuse de sa laideur et de sa pauvreté se manifestait, d'une manière dérisoire, par des cheveux frisés sur le front, des nattes sur les épaules, des manches bouffantes et des fraises amidonnées d'un autre âge.

- C'est le dernier cri en matière de mode ? Lui avait une fois lancé la plus élégante et cruelle de ses compagnes.

Un seul homme dans sa vie, il y avait si longtemps ! Aujourd'hui, il était fonctionnaire au tribunal civil. Que d'émois alors, de douceur et de rêves ! À présent, plus rien, lorsqu'elle le rencontrait par hasard dans la rue, avec femme et enfants ! À l'époque, c'était un jeune homme frêle, aux grands yeux pensifs, qui contemplant "les tourbillons de la danse" d'un air lointain et comme au-dessus de la mêlée. Les jeunes filles se moquaient un peu de lui, car il ne dansait jamais ; elles l'appelaient "le poète". Lui, de loin, avait laissé tomber sur cette fille seule et abandonnée dans un coin, comme lui, un fatal regard.

Un dimanche, enfin, il se fit présenter à elle, et lui dit, dans une longue phrase embrouillée, qu'il "ambitionnait l'honneur de faire sa connaissance", car, au milieu de la fête, elle était Tunique personne avec laquelle on pût échanger quelques mots ; il l'avait senti, il le devinait, on lui avait dit qu'elle était une lectrice distinguée...

La danse tourbillonnait autour d'eux dans un épais nuage de poussière, sous la lampe à pétrole. Mais eux, tels des personnes de roman, semblaient à des kilomètres de distance, cachés qu'ils étaient derrière un rideau de crochet, lui, le chapeau contre la hanche et l'esprit tendu comme un arc pour chaque mot qu'il prononçait ; elle, rayonnante, flattée de recevoir pour la première fois une marque d'intérêt de la part d'un homme, les yeux remplis d'une nouvelle douceur à travers des frissons.

- C'est un poème?

- Non, un roman.

- Historique ?

- Oh ! Là, mademoiselle, pour qui me prenez-vous ?

Vous connaissez le fameux vers : "Qui nous libérera des Grecs et des Romains ?"

- Le genre Manzoni, alors ?

- Non, plus moderne, j'allais dire plus raffiné. Certes, plus nerveux... tout imprégné de la nervosité du siècle où nous vivons !...

- Et le titre ? Peut-on savoir ?

- Vous, oui ! *Amour et Mort* !

- Oh ! Magnifique ! Y avez-vous beaucoup travaillé ?

- Cela fera environ quatre ans.

- Pourquoi ne le faites-vous pas imprimer ?

Le jeune homme haussa les épaules, avec un sourire de dédain.

- Parbleu !

Et, en même temps qu'une réponse fulgurante lui traversait l'esprit, un éclair brilla dans ses yeux, qui abusa la jeune fille.

- Il me suffit qu'un tel mot vienne de vous !

Carolina rougit de bonheur et baissa la tête, le cœur battant :

- Que dites-vous?... Moi ? Mais comment !...

Le jeune homme, se rengorgeant à son tour de cette première victoire acquise auprès d'une femme, susurra, du haut de son col amidonné, qu'il n'y avait pas de triomphe plus enviable pour un écrivain que de recevoir un mot, un seul mot de louange... d'encouragement... de la part d'une personne...

- *Pardon* ! s'interrompit le jeune homme, en se reculant vivement.

- Oh ! je vous ai mouillé ? fit en s'excusant le maître des lieux, qui faisait un tour avec son arrosoir. Je suis vraiment désolé... Je le faisais, parce qu'on étouffe ici, avec toute cette poussière, vous ne trouvez pas ?

Le poète continua :

- Quel vrai bonheur de s'être ainsi rencontré... au milieu de la vulgarité environnante...

- Vous ne dansez pas ? demanda-t-il enfin. - Moi?...

- Soyez tranquille, moi non plus ! Qui a dit si justement : "Je ne comprends pas qu'on ne fasse pas faire ce travail par les domestiques." C'est vrai, en somme ! Essayez de vous boucher les oreilles, et vous verrez ces gestes, ces allures grotesques...

- Je suis bien de votre avis !

- Et ces conversations !... La chaleur, la foule, les lumières... Encore, quand on parle coiffure, est-ce un progrès ! A propos, la vôtre vous sied divinement ! Si, si ! Permettez-moi de vous le dire. Vous êtes différente des autres, avec un bon goût, une originalité...

Il tendit l'arc de son sourcil et décocha la dernière flèche :

- En somme, l'habit ne fait pas le moine, mais le bon goût révèle la personne...

Qu'elle était belle, la valse qu'on jouait en ce moment ! Toute la nuit, elle avait chanté dans le cœur de la jeune fille...

Plus tard, les yeux remplis de larmes, elle l'avait fredonnée tout en faisant la cuisine dans sa courette. Sur le bord du puits, les œillets, allongeant leurs stèles fragiles, remuaient doucement au soleil et semblaient renaitre. Quelle paix, dorénavant, avec elle-même, lorsqu'elle se regardait dans le miroir ! Que de tendresse en certaines intonations de sa voix ! Quelle beauté dans le rayon de lune qui, d'un baiser, effleurait le mur d'en face ! Et dans l'or du couchant qui peu à peu s'éteignait sur le faite du toit, scintillant sur les vitres de telle fenêtre où l'on voyait parfois, immobile, des heures durant, un enfant blond dans une chaise à bras ! Ah ! vivre, vivre même dans cette cour triste, entre ces quatre murs, d'une mélancolie poignante, mais presque affectueuse, au milieu des humbles occupations, devenues chères soudain, vivre dans ce monde de rêves que vous ouvrent les livres, et sous la caresse de cette voix fraternelle, tendre et protectrice ! Vivre, enfin, avec, au fond du cœur, une sorte de point lumineux, comme une fibre délicate tressaillant au moindre choc, comme une grande joie qui a besoin de se cacher et qui, à tout moment, vous monte à la gorge ! Vivre avec une foi, une tendresse nouvelle pour chaque chose, pour chaque être connu, et dans l'attente du dimanche, de ce bai périodique se déroulant dans la poussière et dans l'odeur de pétrole, mais où elle devait revoir celui qui, depuis huit jours, occupait une si grande place dans son cœur et dans sa vie !

Cette fois-ci, il vint à elle, dès qu'il l'aperçut, et lui donna une poignée de main qui renoua leur intimité spirituelle ; il s'assit à côté de la jeune fille, derrière le rideau de crochet, et, la main droite glissée dans l'ouverture de son gilet, il se mit à parler de lui, rien que de lui, de ses goûts, de ses penchants, de ses admirations, rares mais chaleureuses, de son ambition aussi, qui touchait presque le ciel. De temps à autre, lorsqu'il avait l'impression que la jeune fille baissait la tête, comme lasse de ce continuel monologue, il lui adressait un compliment, comme un cocher flatte sa bête. Mais elle n'était qu'émue, le cœur largement ouvert à ces confidences qui cherchaient sa sympathie avidement. Lui, entraîné par sa propre fougue, s'exaltant à son propre discours, recommençait de plus belle à se raconter, sans oublier ses moindres malheurs : son père qui le contrariait dans les manifestations les plus éclatantes de son talent... ces deux ans d'université durant lesquelles il n'avait strictement rien appris, et qu'il avait passés à écrire des vers sur les bancs de la chaire de Droit civil.

- Un vrai parricide, observa Carolina, en souriant.

Pour la première fois, alors, il adressa à la jeune fille un regard aussi doux qu'une caresse.

- Carolina ! Carolina ! Appelait son frère. Et, à voix basse, celui-ci ajouta :

- Attention, tout le monde vous regarde ! Tu es toujours avec lui. Qui est-ce ?

Ici et là, dans les groupes déjeunes filles, de petits rires mal dissimulés fusaient derrière les éventails. Mais Carolina, remplie de fierté, présenta à son frère :

- Monsieur Angelo Monaco, poète distingué, auteur d'*Amour et Mort* !

- Je sais que monsieur est également amateur de belles-lettres ! fit Monaco, en tendant la main comme un prince.

Le romancier avait "sollicité l'honneur" de lire son manuscrit chez l'instituteur afin de recevoir un avis "éclairé et sincère". Un soir, après la classe, le frère et la sœur l'installèrent devant le pupitre au tapis brodé, entre deux bougies allumées, tel un joueur de gobelets ; don Peppino se tenait le visage entre les mains, tout à la pensée de la prochaine lecture qu'il ferait de ses propres vers - ses vers qu'il sentait reflurir en son cœur, comme piqués au vif par l'événement ; et Carolina, frémissante d'émotion, à la seule vue des préparatifs solennels : porte soigneusement fermée, et bancs de la classe alignés en files bien droites, comme pour un auditoire invisible.

Le manuscrit était volumineux, près d'une demi-rame de papier, relié par une couverture de maroquin rouge, avec le titre en lettres d'or sur le dos, et fermé par des rubans tricolores. L'auteur lisait avec conviction, soulignant chaque mot d'un geste, d'une inflexion de voix, jetant à la dérobée des regards qui allaient quêter l'admiration de Carolina, pâle d'émotion, et de son frère, impénétrable derrière l'écran de ses mains. Cependant, il s'animait à la lecture de ses propres phrases et lisait sans relâche, sans besoin, presque, de tourner les pages. Celles-ci se succédaient dans un froissement de feuille d'automne dans le profond silence de la nuit. Les bruits de la rue, un à un, s'étaient tus. La lune, haute, se montrait au carreau de la fenêtre.

C'était le moment où le protagoniste du roman, désespéré, forçait la consigne d'une demi-douzaine de domestiques en grande livrée, dans une antichambre, pour aller boire l'élixir de mort dans la chambre de sa belle ; celle-ci, à peine rentrée du bal, flottait encore dans une nuée de dentelles et de volants, tandis qu'il la flétrissait de paroles courroucées, et jurait d'offrir à cette déesse implacable l'holocauste de son sang, de son amour incommensurable, là, au pied même de l'autel, ce lit immaculé ! Parvenu au point final, l'auteur, triomphant, aperçut avec une joie cruelle son auditrice qui, la tête baissée, pleurait à chaudes larmes.

Il prit la main de la jeune fille et la retint longuement sur ses lèvres, savourant son triomphe, avant de murmurer :

- Pardonnez-moi !

Elle secoua la tête, faiblement, et répondit avec un filet de voix :

- Non, je suis si heureuse !

La lune, à travers la vitre, éclairait la paroi d'en face. Dans ce silence, soudain, le maître d'école se leva.

Angelo Monaco se mit à fréquenter la maison de l'instituteur, attiré par la sympathie qu'on lui témoignait, par l'admiration fervente et par l'amour timide qu'on lui portait, et qui flattait à ce point sa vanité qu'il allait, pour sa part, jusqu'à feindre le même sentiment. Carolina, elle, attendait, remplie d'un bonheur nouveau, qui illuminait ses besognes quotidiennes. Elle sentait son cœur battre à tous moments et se dilater pour un regard du jeune homme, pour un sourire, pour un mot, une poignée de main ; elle tremblait avant l'heure de ses visites, et se sentait fondre de tendresse pour des événements naguère sans importance : la lune au carreau de la fenêtre, la cloche de l'Angélus, le son d'un orgue de Barbarie, la voix de son frère l'appelant par son nom; elle éprouvait à son égard seulement un certain embarras et une affection nouvelle. Quant à lui, il lui semblait changé. Depuis quelque temps, il traitait sa sœur avec une douceur affectueuse, et presque triste, discrète, attendrie.

Un jour enfin, au moment de sortir avec ses élèves, son chapeau sur la tête et sa serviette sous le bras, il la prit à l'écart derrière le rideau rouge :

- ... Écoute... Carolina... Il va se marier... Non, écoute ! Courage, sois courageuse, les enfants sont là... Pardonne-moi si je t'ai fait du mal ! !... Mais c'était à moi de te le dire... Je suis ton frère, ton Peppino...

Elle se dirigea vers la chambre d'un pas chancelant comme si elle étouffait. Puis, après un silence, elle balbutia :

- Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

- C'est Masino, le fils du cafetier. Aujourd'hui, quand il a vu que je saluais Monaco, il m'a dit : "C'est celui qui doit épouser ma sœur !"

- Va, va ! fit la pauvre fille, en le poussant de ses mains tremblantes. Les enfants t'attendent !

Ce fut tout. Elle n'ajouta pas un mot, n'eut jamais une plainte. La dernière fois qu'ils se virent, Angelo la trouva si affligée, si enfermée dans sa douleur qu'il n'eut pas de peine à en comprendre le motif.

Au moment de la quitter, à la porte de la cour, les yeux levés sur un coin de ciel bleu, une larme vraie coulant de sa joue, il lui dit adieu, ému par ses propres accents. Le jour suivant, il lui écrivait une longue lettre, frémissante d'un bout à l'autre d'amour et de désespoir, - la première où il lui parlât d'amour - pour lui dire que cette passion fatale ne pouvait finir qu'immolée sur l'autel de l'obéissance filiale. "Soyez heureuse ! Soyez heureuse ! Lointaine ou proche, dans la vie et dans la mort !..." Ce fut la seule lettre d'amour qu'elle reçut jamais; et la jeune fille la garda jalousement parmi les fleurs séchées qu'il lui avait données et les nœuds décolorés qu'elle portait le jour de leur première rencontre.

Dès lors, le cœur las, elle avait reporté sur son frère ses illusions de jeunesse, refaisant pour lui les projets insensés et les rêves qui avaient illuminé sa vie de recluse, revivant, sous une autre forme, les chimères que lui avaient laissées ses lectures bizarres et dans lesquelles s'était consumées ses plus belles années, comme ce géranium qui avait agonisé dix ans dans leur cour sans soleil. Une fois, ç'avait été une rosé, surprise dans le plumier de son frère, mais la fleur s'était fanée sans qu'elle eût osé y toucher et les pétales, à son grand découragement, s'en étaient allés en poussière. Une autre fois, la vue d'un billet parfumé sous le tapis du pupitre, et qui avait mystérieusement disparu par la suite, lui avait donné matière à rêver pendant un mois, alors qu'il n'était qu'enfermé dans le tiroir du même pupitre avec son parfum subtil. Jusqu'au jour où elle l'avait découvert dans la corbeille à papier, avec la même en-tête à couronne dorée et même écriture élégante qui excusait je ne sais quelle peccadille d'élève.

Un jour, enfin, le roman parut prendre corps, à l'apparition d'une très belle femme blonde, venue chercher un garçonnet au teint pâle, dans une voiture de maître. Toute la classe s'était soudain remplie du frou-frou de sa robe, du parfum de son mouchoir du son harmonieux de sa voix fraîche et riante comme un rayon de soleil, qui avait ébloui maître et élèves. La malheureuse vieille fille, des jours durant, par la suite, avait attendu la séductrice, le cœur battant, bouleversée jusqu'aux entrailles par un sentiment où se mêlaient une nouvelle tendresse pour son frère, une vague jalousie, de la satisfaction et un secret orgueil.

Et c'étaient des réticences, de pudiques silences et un embarras réciproque, sur un signe, un mot, une furtive allusion, dans leur conversation, tandis qu'ils étaient assis l'un en face de l'autre, devant le tapis de table replié, se répétant chaque jour, à voix basse, et avec une timidité de bon aloi, les mêmes propos dénués d'intérêt que la veille, les mêmes phrases monotones, qui résumaient leur morne existence.

Il baissait la tête, rougissant, comme pris sur le fait; et jurait que non, en haussant légèrement les épaules, mais il jubilait intérieurement et un petit sourire de vanité tremblait au coin de ses lèvres.

Parfois, dans une soudaine effusion de tendresse ou de reconnaissance, il posait sa main sur la tête de sa sœur, disant avec ce même sourire :

- Sois tranquille, petite idiote !

Dans sa loyauté instinctive, cependant, la vieille fille sentait naître en elle, une sorte de répugnance, comme une inquiétude douloureuse pour ce qui pouvait y avoir de louche et de dangereux dans ce roman clandestin. Et, habitée par une nouvelle ferveur religieuse depuis son grand malheur, qui l'avait fait renoncer à tout espoir de bonheur sur cette terre, elle courait se jeter aux pieds du confesseur pour demander pardon d'une faute qu'elle n'avait pas commise et faire pénitence pour le péché imaginaire qui hantait sa maison. Toute chaude encore de cette ferveur, prenant son courage à deux mains, elle exhortait son frère à rentrer dans le droit chemin par des allusions voilées et des insinuations d'une tendresse maternelle.

- Peppino, lui dit-elle un jour. Tu devrais nie donner une consolation. Tu devrais songer à te marier.

Peppino leva la tête, surpris d'abord, puis flatté de cette proposition qui lui enlevait soudain vingt ans ; pour se taire prier, il objecta avec son enthousiasme ingénu d'adolescent que "le mariage est la tombe de l'amour".

- Écoute-moi, Peppino !... Quand le temps sera passé, tu le regretteras...

Lui, secouait la tête obstinément, flatté de pouvoir refuser pour la première fois, et sans remarquer l'accent douloureux qui perçait dans la voix de sa sœur :

- Non, je ne mords pas à l'hameçon, rassure-toi ! J'aime trop ma liberté !

Carolina, de son côté, éprouvait un étrange sentiment mêlé de sympathie, de commisération et de rancune à l'égard de ce garçonnet pâle et chétif que sa mère était venue chercher et qu'elle croyait être l'innocent complice de leur intrigue. Elle le couvait des yeux, cachée derrière son rideau, comme pour découvrir sur ses traits enfantins le reflet des séductions de la mère ; inquiète, si, parfois, il manquait la classe, bâtissant tout un roman à la vue de ses moindres gestes. Parfois, elle l'appelait auprès d'elle, lorsqu'elle pouvait le faire, seul à seule, le caressait, le questionnait, lui donnait quelque petit présent sans importance, attirée tout à la fois et dégoûtée par sa grâce juvénile. Un jour, cependant, le garçonnet vint lui annoncer, tout fier :

- Après les vacances, je ne viendrai plus à l'école. Elle lui demanda pourquoi, en balbutiant.

- Ma mère dit que je suis grand, à présent. J'irai au collège ! C'est ainsi que ce roman-là également prit fin. Carolina en éprouva tout d'abord un immense soulagement, mais en même temps un doute, un découragement amer à la pensée que se dissipaient les dernières espérances qu'elle avait reportées sur son frère.

Le mal qui la rongait depuis des années, finit par la clouer au lit. Le pauvre maître d'école n'eut plus une minute de paix ; ses brefs instants de loisir, il les passait à balayer, à allumer le feu, à faire les lits, à courir chez le médecin ou chez le pharmacien, ses moustaches décolorées, ses souliers crottés et le visage plus parcheminé que d'ordinaire. Les voisines, prise de pitié, venaient lui donner un coup de main, tantôt l'une, tantôt l'autre : donna Mena, la veuve du mercier, arrivait toute chargée de bijoux, comme pour aller à une noce ; et Agatina, la fille du menuisier, remplissait la maison de sa jeunesse et de sa bonne humeur. De sorte que le vieux célibataire se sentait tout remué à la vue de ces frou-frous, et qu'au milieu même de ses angoisses, il éprouvait comme un retour de jeunesse, accompagné de picotements dans le sang et au cœur qui lui dureraient parfois, comme un remords, des heures entières.

- Mieux, elle s'est reposée.

Le malheureux maître d'école, en apprenant la bonne nouvelle, sur le pas de porte, saisit la main de donna Mena et la lui baisa.

— Oh ! Donna Mena, quel réconfort !

Elle lui fit signe de se taire et, sur la pointe des pieds, le conduisit auprès de la malade qui dormait, le visage empreint de sérénité, malgré, ici et là, déjà, quelques ombres funèbres. Alors, comme si la douceur de cet instant de trêve le gagnait soudain, Peppino, qui avait trainé d'un bout à l'autre de la ville, le cœur serré d'angoisse, se laissa tomber sur la chaise, derrière le rideau, sans lâcher la main de donna Mena. Celle-ci se dégagea tout doucement. La chambre était déjà sombre et plongée dans une sorte d'intimité mystérieuse.

Soudain, sa sœur se réveilla et, devinant sa présence, appela son frère ; lui, pour la première fois, en allumant la lampe, se sentit gêné d'être, devant elle, en compagnie d'une autre femme.

C'avait été une crise terrible, la première lutte de la mort avec sa proie. Revenue à elle, la malade contemplant la lumière, les murs, le visage de son frère avec des yeux égarés où persistait la vision de secrètes terreurs et, de son sourire, de sa voix éteinte, de ses mains tremblantes, elle le caressait tout entier, dans un retour de tendresse ineffable qui s'attachait à lui comme à ta vie.

Enfin, lorsqu'ils furent seuls, elle lui dit, d'un ton étrange et avec un regard plus étrange encore :

- Pas celle-là... Non, pas celle-là, Peppino !

Vers le mois d'août, on aurait dit qu'elle allait mieux. Le soleil arrivait jusqu'à son lit, par la porte de la cour, et, le soir, comme pour la distraire, lui parvenaient tous les bruits de la rue : le bavardage des commères, le grincement des poulies aux puits des alentours, la chanson nouvelle qui passait dans l'air, quelques accords de guitare chez le coiffeur d'en face, qui trompait l'ennui comme il pouvait. La fille du menuisier entraînait avec une fleur piquée dans ses cheveux et un sourire qui rayonnait de jeunesse et de santé.

- Non, ne vous en allez pas encore ! Vous voyez le bien que ça lui fait, à ma pauvre sœur, rien que de vous voir !

- Il se fait tard, monsieur. 11 y a une heure que je suis ici.

- Mais non, ce n'est pas tard. On sait bien, chez vous, que vous êtes ici. Dites plutôt que ce sont vos amies qui vous attendent derrière la porte.

- Non.

- Ou un amoureux, hein ? C'est l'heure où il passe, le cigare aux lèvres...

- Mais... qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

- Mais si, mais si... belle comme vous l'êtes... c'est tout naturel ! Qui ne tomberait pas amoureux de vous, avec ces yeux-là ?... ce sourire... et ce visage malicieux...

- Mais... qu'est-ce qui vous prend ?

Un soir, enfin, il se risqua à le lui dire, un soir de pleine lune, dans l'embrasure de la porte :

- Ah, si j'étais celui-là...

- Vous, monsieur l'instituteur ? Mais qu'est-ce que vous dites ?

L'émotion lui serrait la gorge, au pauvre homme, tandis que la jeune fille, par égard, n'osait retirer sa main de la sienne ; il balbutia quelques phrases incohérentes : l'amour devant lequel nous sommes tous égaux, la poésie, parfum de Famé, les trésors de tendresse qui s'accumulent dans les cœurs timides, la divine volupté de chercher le visage et les pensées de la bien-aimée dans le rayon de lune, à telle heure... La jeune fille le considéra, presque effrayée, avec de grands yeux, toute pâle sous la lumière de la lune.

- Je n'oublierai jamais cette heure que vous m'avez donnée, Agatina ! Ni ce nom-là, jamais. Séparés, loin l'un de l'autre, nous nous rappellerons... tous les deux...

- Laissez-moi m'en aller, laissez-moi aller. Bonne nuit !

La malade, le dos appuyé contre un tas d'oreillers, bavardait à voix basse avec son frère. Ce dernier, assis à côté du lit, avait encore son chapeau sur la tête et sa serviette sous le bras. On devinait qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire, aux silences qui entrecoupaient son discours, aux longs regards qu'elle posait sur lui, aux rougeurs qui, par instants, coloraient son visage défat. Enfin, baissant la tête, elle lui dit :

- Pourquoi ne songes-tu pas à te marier ?

- Non, non, fit-il en secouant la tête.

- Si, à présent, tu es en âge. Il faut y penser, pendant que tu es jeune... Après, quand tu seras vieux et seul... comment feras-tu ?

Son frère, sentant les larmes lui venir aux yeux, coupa court :

- Ce n'est pas le moment d'en parler.

Elle, cependant, revenait sans cesse sur le même sujet.

- Si tu trouvais une belle jeune fille, riche, instruite, de bonne famille, qui te convienne...

Et un soir qu'elle se sentait plus mal, elle revint à la charge, parlant avec un débit anxieux, propre à son état.

- Non, laisse-moi parler, tant que j'ai un peu de souffle. Je ne puis permettre que tu te sacrifies pour me tenir compagnie... toute ta jeunesse...

Une bonne dot, ce n'est pas ça qui manque ! Et si tu quittes l'école, tant mieux ! Nous vivrons tous ensemble, ne faisant qu'une seule famille. Une petite chambre me suffira, pourvu qu'elle ait assez d'air. Je voudrais qu'elle donne sur le jardin. Car, ce qui se passe dans la rue, pour moi, à présent... J'ai toujours désiré voir le ciel de mon lit... et de la verdure, des arbres... comme, par exemple, avoir une fenêtre, là, à la place de ce rideau, une fenêtre qui donnerait sur la campagne...

On entendait la pluie tomber dans la cour, une de ces pluies qui annoncent l'automne ; la casserole du lait, restée dehors, résonnait sous la gouttière et un chat, pris sous l'averse, miaulait sur les toits avec une voix tout humaine.

Le maître d'école, qui avait suivi sa sœur dans sa rêverie de verdure et de soleil, avec sa distraction habituelle, lui demanda affectueusement :

- À présent que vient l'automne, ça te plairait d'habiter la campagne ?

- Et l'école ? répondit-elle avec un sourire mélancolique. Si tu prenais une bonne dot, alors, je ne dis pas... avec des terres...

- Sacrées femmes, quand elles ont une idée en tête... fit-il avec une expression malicieuse.

On aurait dit qu'il hésitait. Cependant, réflexion faite, il finit par déclarer :

- Non, je ne me vendrai pas !

Sur quoi, il boutonna son manteau avec dignité.

- S'il fallait à tout prix que je fasse un choix... si... Et puis non, c'est inutile, j'aime trop ma liberté.

Elle insistait, disant que ces choses-là, on ne les fait que lorsqu'on est jeune, et que sinon, on finit par tomber entre les mains de la servante ou de quelque intrigante.

Et, comme son frère ne voulait pas se rendre, la vieille fille, se laissant aller à un accès de jalousie, fit allusion aux voisines :

- Tu ne vois pas qu'elles cherchent déjà à s'incruster ici, et qu'elles commencent à faire des projets sur ton compte ?

Et la malheureuse mourut avec le chagrin d'abandonner son frère en butte aux pièges de ces intrigantes.

Comme elle avait laissé un grand vide dans leur minuscule logement, malgré le peu d'espace que, de son vivant, elle y avait occupé, le maître d'école, au début, s'était senti comme perdu au milieu de cette solitude. Aussi, aux quelques moments de loisir que lui laissaient ses élèves, avait-il pris l'habitude de se rendre, le soir, chez le menuisier, poussé par un sentiment de tendre reconnaissance vers la jeune fille qui avait eu tant de bonté pour sa pauvre sœur. Mais le menuisier, qui ne comprenait pas certaines finesses, lui donna à entendre que si lui, menuisier, n'avait rien à faire dans la classe du maître d'école, ce dernier, en revanche, n'avait rien à voir au milieu de ses copeaux.

De même, quelque temps après, donna Mena, voyant que les visites du maître d'école se faisaient trop fréquentes chez elle - toujours avec le prétexte du petit Aloardo - et qu'il n'en finissait pas de la remercier de tout ce qu'elle avait fait pour sa pauvre sœur, en lui pressant les mains, avec des yeux de poisson frit, lui avait déclaré tout net :

- Allons, monsieur l'instituteur, parlons franc, voulez-vous ? Car dans le voisinage, on commence à bavarder de nos affaires !

Le malheureux, pris au dépourvu, parut d'abord confus. Puis, prenant son courage à deux mains :

- Eh bien, donna Mena, ma pauvre sœur me l'avait bien dit... Je n'ai jamais pu me résoudre à franchir cette étape, car j'aimais trop ma liberté... Mais à présent que je vous connais mieux... si vous le voulez...

- Mais ce n'était pas trop mal calculé, mon cher ! Vous en avez assez de trimballer vos gosses, hein ! Mais, mon bien, moi, je l'ai constitué petit à petit, avec feu mon mari... et ce n'est pas pour qu'à présent, on le lui mange en traitre !...

Chaque jour, matin et soir, on voyait passer le maître d'école, un enfant rétif à la main, les autres derrière, en débandade, avec son bonnet déteint sur l'oreille, ses souliers toujours cirés, la moustache couleur café, et avec le visage abêti de celui qui a vieilli en enseignant le *b-a-ba*, le nez toujours en l'air, à la recherche d'une bien-aimée.

Seulement, le soir, en rentrant chez lui, il fermait la porte à clé et se mettait à balayer la classe, à faire son lit, vaquait à ces menues besognes ménagères pour lesquelles il n'avait personne qui pût l'aider. Le malin, avant l'aube, il allumait le feu, cirait ses souliers, donnait un coup de brosse à son habit - toujours le même - et allait boire son café dans la courette, assis sur le bord du puits, solitaire et mélancolique, le col de son manteau relevé jusqu'aux oreilles. Et à présent que la pauvre morte n'en avait plus besoin, il économisait encore les deux sous du lait.